



RÉGION ACADÉMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ

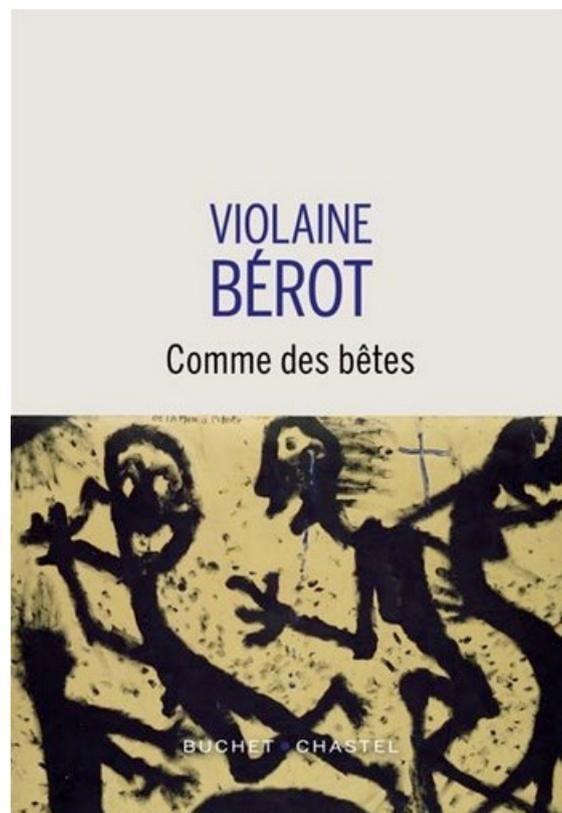
*Liberté
Égalité
Fraternité*

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique
et à l'action culturelle

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

L'ÉCHAPPÉE LITTÉRAIRE

édition 2021-2022



dossier réalisé par **Marion Perrier**,
enseignante missionnée
au suivi des dispositifs régionaux lecture-écriture

L'Échappée littéraire est un dispositif d'incitation à la lecture à destination des lycéens initié par
la Région Bourgogne-Franche-Comté

Comme des bêtes

« Nous / les fées / le voyons / le monde d'en bas / entre quatre murs/ enfermer /
ceux qui vont de travers / les égarés. // Entre quatre murs / enfermer / les géants. //
Loin des torrents / des forêts / des bêtes. [...] Les enfermer / pour leur bien /
disent-ils... » p. 44

Violaine Bérot

Si Violaine Bérot se passionne pour des domaines variés allant de la philosophie à l'élevage des chèvres, en passant par les mathématiques, le langage et la littérature, l'écriture s'impose comme une constante dans une vie mouvementée et la suit de Toulouse à l'Ariège et dans les résidences qui lui donnent un cadre adapté à son geste d'écriture. Elle connaît bien les Pyrénées, puisqu'elle y est née et y vit aujourd'hui. Il n'est donc pas étonnant de retrouver ce territoire auquel elle est si attachée dans ses romans où elle explore des sujets intimes comme les relations familiales ou les douleurs du corps et de l'esprit. Mais avant le sujet, c'est le style qui guide son écriture, la recherche de la langue qui dira parfaitement ce qu'elle cherche à retranscrire. Cette quête semble passer par une empathie avec les personnages dont elle transmet la voix, avec justesse, afin que derrière les mots on perçoive les corps.

Le contexte : une vallée de montagne

Une zone rurale de haute montagne du massif pyrénéen s'esquisse à travers les témoignages des différents personnages. Ils dessinent la topographie d'un ensemble de vallées de haute montagne. Si l'on tourne autour du village d'Ourdouch, un village fictif (dont le toponyme semble emprunté à une montagne du Haut Comminges), le cœur du livre réside plus haut, sur des terres escarpées, près d'une ancienne grange qui sert d'habitation entre prairies, rocs et forêts. Le contexte est ici primordial car l'homme et la petite fille dont il est question appartiennent à cet environnement.

La grange et les terrains qu'occupe la famille de Mariette sont décrits comme difficiles d'accès. Les personnages interrogés situent tous l'endroit et, qu'ils s'en soient approchés ou non, mentionnent non seulement la solitude mais aussi l'escarpement du lieu qui requiert de qui veut le visiter des efforts réels ou une bonne connaissance des environs.

C'est un lieu à la fois ouvert et fermé. Les vallées sont vastes. La distance entre Ourdouch et la maison de Mariette est évoquée à plusieurs reprises. On explique également qu'on y arrive par plusieurs chemins et que l'espace alentour n'est pas restreint. La délimitation cadastrale est d'ailleurs mal connue des habitants : la forêt progresse, les parcelles sont petites, les conséquences des successions et indivisions ne sont pas toujours suivies par les habitants. Chacun dispose donc d'une aire confortable pour vivre et vaquer à ses occupations. L'ouverture n'est pas seulement géographique : un des personnages interrogés explique qu'il y a parmi les habitants des gens originaires de tous les milieux, venus d'horizons variés, qui ont été modelés par la vie montagnarde et dont l'apparence tend à s'homogénéiser. On remarque toutefois une forme de repli, une cassure fondamentale entre ceux qui sont d'ici et les autres : « C'est parce que vous êtes pas du coin, vous pouvez pas comprendre » lance un chasseur. Cela semble moins tenir à l'origine géographique qu'à la faculté de saisir la culture locale, ses coutumes, ses croyances.

Patrimoine et folklore locaux semblent encore présents. La légende de la grotte aux fées est relatée par plusieurs personnages. Les détails varient selon le narrateur. On retrouve quelques éléments communs : on dit qu'une grotte est habitée par des fées qui volent ou accueillent les enfants abandonnés. La légende est reprise par les intermèdes en vers qui se glissent après chaque chapitre et font la transition entre les différents témoignages tout en donnant des indications sur les éléments de l'histoire. L'autrice évoque au passage l'importance du folklore local mais aussi l'affaiblissement de son empire. On peut se référer par exemple à ces paroles du facteur : « S'il y a d'autres rumeurs ? Ah oui, il y a aussi ceux qui parlent de l'histoire des fées et des bébés volés. J'ai pas tout bien compris, mais en gros pour eux, si la gamine vivait là-haut, c'est la faute aux fées et pas à l'Ours. Mais cette version-là, c'est seulement les plus vieux qui la racontent, les autres ça les

fait doucement marrer. N'empêche que les vieux, entre eux, ils se le répètent, qu'il fallait pas aller la sortir de là-haut cette gosse, que ça va porter malheur, qu'il faut jamais aller contre la volonté des fées, et qu'on va bien voir ce qu'on va voir. ». Le tissu social est donc façonné par la tradition mais aussi renouvelé.

Enfin, c'est un espace où humains et animaux vivent ensemble, intimement mêlés : animaux domestiques élevés dans le cadre d'exploitations agricoles et animaux sauvages font partie de la vie. Les deux agriculteurs qui sont amenés à parler (chapitres 7 et 8) témoignent de la place essentielle qu'occupent leurs « bêtes » et dessinent des parallèles simples qui n'apparaissent pas pour autant naïfs entre humains et animaux qui vivent, donnent naissance, souffrent tout autant. On pourra exploiter quelques citations à ce sujet : la question d'Albert (« Vous croyez que c'est si différent une vache et une femme quand ça doit faire son petit ? » p. 77) ; l'agriculteur qui évoque une petite fille « copain comme cochon avec un âne » ou qui précise que le « grand gars » a une influence positive, (« on s'en fout que ce soit des taureaux ou des gamines » p. 84) ; ou encore la remarque de Mariette (« Humain ou animal, je faisais de moins en moins la distinction. » p. 120).

Le contexte posé permet d'interroger à la fois les liens familiaux et les liens sociaux, le rapport entre l'humain et l'animal, l'intime et le public.

Références littéraires pour accompagner la lecture

- **Georges Sand, *La Petite Fadette*, 1849** (extrait en annexe)
- **Charles-Ferdinand Ramuz, *La Grande Peur dans la montagne*, 1926**
- **Amandine Dhée, *Tant de place dans le ciel, La Contre Allée*, 2015** : « En résidence à Mons, en Belgique, ville francophone de la région wallonne, Amandine Dhée a travaillé au sein des communes rurales environnantes qui la composent. [Elle] se laisse guider par les vents pour proposer une forme de guide à travers le territoire du Grand Mons et nous emmener à la rencontre de ses habitants. [...] Au fil des témoignages reflétant la diversité des habitants et de leurs préoccupations, se dessine un portrait composite de la vie rurale. » (Présentation éditeur)
- **Peinture : les fées de Gustave Moreau** (par exemple, la Fée aux Griffons ou la Fée dans une grotte) : lien entre croyances folkloriques et mythes antiques ou bibliques, représentation de la féminité.
- **Projet « Contes des Pyrénées » par la compagnie Sur la peau du monde avec un enregistrement** : <https://www.surlapeaudumonde.com/contes-des-pyrenees/>

« Sauvages et associables » : une famille hors-norme

Dès l'ouverture du livre, l'attention du lecteur est focalisée vers un personnage : il s'agit d'un jeune homme grand dont le prénom ne sera jamais révélé. Les caractéristiques qui lui sont attribuées par les témoins interrogés se résument au départ à sa très grande taille, à son incapacité à parler et à sa proximité avec les

animaux. Les périphrases et les reprises nominales qui le désignent sont révélatrices de ces représentations : « l'Ours » est une expression qui revient très régulièrement (45 occurrences), mais on trouve aussi « le Grand muet » (p. 74), « le grand bonhomme », « le grand fils » et « le grand » (p.100 et p. 101). Seule sa mère, Mariette, l'appelle « mon petit ». Il est à plusieurs reprises comparé à un animal sauvage : il « grognait » (p. 12), il a des « pattes trapues » et une grande « force » (p. 21), il pousse des « petits cris », ressemble à « un animal piégé » et est dépeint comme tout « aussi dangereux » (p. 90). Plusieurs personnages développent cette comparaison et décrivent un comportement similaire à celui d'un ours ou d'un animal en général (voir le témoignage des éthologues p. 90 et p. 93 en particulier). Le surnom « l'Ours » trouve toutefois un complément d'explication dans la bouche d'un camarade de classe : « Les enfants sans père sont des fils de l'ours, c'est comme ça. » (p. 21).

La comparaison avec l'ours n'en fait pas pour autant un personnage brutal : les témoignages soulignent la douceur du personnage qui soigne les bêtes, salue de la main, aime être applaudi quand il escalade la paroi qui mène à la grotte. « L'ours ferait pas de mal à une mouche » résume-t-on (p. 43). Les références à l'agressivité sont rares : il s'agit toujours d'une réaction défensive. Ainsi, le personnage du fils de Mariette relève plus du « bon géant » que de l'ogre invoqué dans le premier chapitre par son ancienne institutrice. L'animalité de ses réactions n'en fait pas, aux yeux du lecteur, un personnage redoutable ou carnassier mais plutôt un être à part qui ne relève du monstre que parce que c'est ainsi qu'il est parfois regardé. Son lien avec le surnaturel est pointé à plusieurs reprises à travers sa capacité hors du commun à percevoir la douleur et à la soulager selon les agriculteurs, ou à sa connexion avec les fées du point de vue de Mariette. Sa singularité s'exprime autant par le manque que par le don.

Le fils de Mariette est associé à deux autres personnages : sa propre mère, d'une part, et une fillette dont il s'occupe en secret. Mariette, seul personnage de la famille à s'exprimer, en fin de roman, est avant tout représentée à travers son rôle maternel. Les témoins interrogés soulignent ce rôle. Elle s'occupe de son fils et fait le lien entre celui-ci et le reste du monde : entretien avec l'institutrice, troc de vivres, obtention de l'argent nécessaire à la vie quotidienne... Plusieurs répètent aussi qu'il s'agit de quelqu'un de « réfléchi, de posé » (p. 26) à la marginalité choisie qui maintient sa « carapace » (p. 39). Est évoqué le soin avec lequel les alentours de la maison sont entretenus : si ce constat semble parfois surprenant aux yeux des personnages, il permet de déconstruire les préjugés qui tendraient à associer marginalité et désordre, paresse, incapacité à prendre soin de soi ou de son lieu de vie. Une scène poignante est racontée par un ancien camarade de « l'Ours » : un baiser à la puissance terrifiante et à la douceur exceptionnelle p. 25. L'intimité de leur vie n'est jamais exposée, seulement esquissée ou suggérée par des scènes rapportées comme celle-ci.

Le lecteur découvre la petite fille par le biais des témoignages : comme l'homme, elle ne parle pas et n'a pas de prénom car le langage verbal n'est pas son mode d'expression. Elle est l'autre personnage central de l'histoire et l'autre absente car elle n'a pas non plus voix au chapitre. Elle constitue à elle seule un mystère ; c'est la mention de son existence qui mène à l'arrestation du fils de Mariette et à l'enquête. Ses origines font l'objet d'hypothèses variées : fille de l'Ours, fille de Mariette, enfant volé, enfant abandonné par une mère abusée ou dépassée. Si la piste de l'abandon est privilégiée, elle n'est pas confirmée. La petite fille est au centre des questions des policiers telles que l'on peut les déduire des réponses faites par les habitants et c'est son sort qui soulève interrogations, empathie ou indignation. Cela s'explique par son statut d'enfant (et donc la crainte qu'elle soit maltraitée) et par le choc de sa découverte (elle n'a été aperçue que par quelques

personnes : l'Ours qui s'occupe d'elle, les éthologues, le coureur de *trail*). L'enfance est d'ailleurs le premier univers de référence lexical selon l'analyse fournie par le logiciel Tropes avec 204 occurrences, suivi par le champ lexical de la famille avec 111 occurrences. Les témoignages la décrivent comme une enfant en bonne santé, vivant dans la nature, nue quand le temps le permet ou habillée quand il fait froid, jouant avec un âne, un animal recueilli comme elle-même a pu l'être. La figure du bon Sauvage n'est jamais loin...

L'expression « sauvage et associable » est utilisée dès le chapitre inaugural. Proférée par une institutrice persuadée que la petite fille, coupée du monde comme l'Ours et Mariette, tournera mal, l'expression prend dans sa bouche une connotation extrêmement péjorative. Pourtant le terme « associable », sorte de mot-valise composé des adjectifs « asocial » et « insociable », suggère une signification à l'opposé de la valeur que ces termes redoublent. Malgré elle, l'expression de l'institutrice trahit tout le bonheur de ces personnages étranges car étrangers, vivant en liberté dans la nature et pourtant capables de créer des liens, de s'associer à d'autres et de vivre pleinement dans le monde, fût-ce un monde différent de celui du village. La galerie de personnages interrogés en témoigne (à deux exceptions près) : chacun a pu soit construire un lien avec Mariette ou son fils, soit observer la force de la relation qui les unit entre eux, aux animaux, à la fillette.

Références littéraires pour accompagner la lecture

Jeanne Benameur, *Les Demeurées*, 2000 – Luce vit avec sa mère une vie silencieuse, recluse et solitaire. Fille de celle que l'on considère comme l'idiote du village, elle doit se rendre à l'école mais elle semble rester hermétique à tout ce qui s'y enseigne. L'institutrice est décidée à comprendre ce qui se passe et à « rompre l'ignorance ». (lire l'extrait en annexe)

Clara Dupont-Monod, *S'adapter*, 2021 – La situation de handicap au sein d'une fratrie (lire l'extrait en annexe)

***Atypical*, série de Robia Rashid, saison 2, épisode 6 : « In the Dragon's lair »** <https://www.youtube.com/watch?v=viPA9m0O8A> – Un adolescent atteint d'autisme est arrêté alors qu'il rentre chez lui, la nuit, en panique (il récite des noms de variétés de manchots pour se rassurer). L'arrestation pourrait tourner au drame à cause de sa difficulté de communication. Si la série n'est pas toujours réaliste quant au TSA et si elle a fait l'objet de diverses critiques de la part d'associations, ce passage précis illustre la difficulté de communiquer lorsqu'il est difficile de lire les signaux envoyés par l'autre.

Julie Dachez et Mademoiselle Caroline, *La Différence invisible*, Delcourt, 2016 – Une bande dessinée qui évoque le parcours d'une jeune femme autiste Asperger.

À la limite

Le roman pourrait être une énième histoire un peu simpliste sur l'exclusion des marginaux. Il n'en est rien car le texte ne cesse de brouiller les pistes sur les contours de la marge et bénéficie d'une écriture alerte et précise

qui joue, elle-même, sur les limites entre les genres.

La norme et la marge – Au chapitre 1 la situation semble assez stéréotypée : l'institutrice, représentant plusieurs normes (sociale, scolaire, linguistique et même, par son discours, médicale), évoque une famille marginale, monoparentale, composée d'une mère et de son enfant, en situation de handicap, qui refuse placements et soins conseillés. Toutefois, avec le déploiement des témoignages, la norme se déplace. Le point de vue de l'institutrice semble minoritaire. En effet, la plupart des autres personnages voient l'Ours comme un être à sa place dans sa montagne. La situation de la petite fille préoccupe plusieurs personnages : il n'est pas question ici de minimiser le problème que posent ses conditions de vie ou son isolement social. Toutefois, le rôle paternel et protecteur de l'homme-ours n'est pas toujours remis en cause. Du point de vue de plusieurs habitants, sa douceur, son incapacité à faire du mal sciemment et son don pour soigner semblent en faire un personnage indiqué pour s'occuper d'une enfant. Ainsi, s'il vit en reclus, sa marginalité est admise jusqu'à un certain point. Les éthologues qu'il semble attaquer, par exemple, expliquent qu'ils ont empiété sur son territoire et que sa réaction de défense vis-à-vis de la petite fille était logique et compréhensible selon ce qu'ils avaient perçu de lui. S'il excède les normes des êtres humains, le fait de pouvoir comprendre certains aspects de son comportement (par un langage non verbal, par la comparaison avec les animaux) le place dans un autre système normé et rendent donc la communication possible. Plus généralement, il s'intègre tout à fait à son environnement : il n'y est donc plus vu comme marginal. L'autrice joue ici avec les limites entre norme et marge, entre inclusion et exclusion, rappelant qu'elles sont poreuses et dépendent, avant tout, d'un contexte.

Le brouillage des frontières entre humain et animal, déjà suggéré par la comparaison du titre, permet de percevoir les convergences fondamentales qui existent entre les espèces et de développer l'accueil de chacun dans sa singularité et l'écoute de ses besoins.

Aveuglement et rigidité des préjugés – Dans cette perspective, plusieurs institutions sont vertement critiquées. Le roman est encadré par deux représentants d'institutions fortes : une institutrice et un policier. Tous deux sont dominés par la peur de cet être qu'ils ne comprennent pas et qu'ils souhaitent écarter ou enfermer. La peur est un sentiment bien partagé dans le récit, mais elle ne s'accompagne pas, ici, d'empathie. Au lieu de voir dans l'Ours un semblable, un autre être humain, un être vivant, les deux personnages perçoivent une menace, un être à écarter ou à enfermer. Si leur peur est compréhensible, d'autres manquements le sont moins. La parole de Mariette est toujours déconsidérée et ses avertissements désespérés ne sont pas pris en compte avant le drame final. Pourtant, ses motivations (pour l'installation en montagne, pour la déscolarisation et l'absence d'internement médical) sont exprimées avec clarté et semblent cohérentes, mûrement réfléchies et raisonnables.

Le propos du chapitre 1 manque d'humilité et d'ouverture ; il propose une grille de lecture du monde assez rigide qui peine à se remettre en cause ou à s'assouplir, ce qui entrave l'écoute. On retrouve cela dans les réactions de certains personnages à l'interrogatoire. Cela se traduit par une montée de l'agacement et de la colère en divers moments et l'expression d'une impuissance douloureuse, celle d'être entendu et compris. Le thème de l'enfermement est convoqué et interroge les solutions que nous imposons, en tant membres intégrés à une société, à ceux qui ne cadrent pas avec les attentes du groupe.

Ainsi la « sauvagerie » dans le roman est moins le fait de ces personnages « sauvages » que de ceux qui les séparent, les enferment ou ne peuvent admettre une vie vécue selon des principes si différents des leurs. La peur de l'autre est présentée comme un poison, un moteur essentiel de la violence interpersonnelle comme sociale.

Le croisement des genres littéraires – Le questionnement des normes à l'œuvre dans le roman passe également par le brouillage des genres littéraires. En effet, le livre s'ouvre sur un poème en vers et en italiques construit autour de la figure des fées et de leur grotte. Mais le lecteur ne tarde pas à comprendre qu'on le place dans la posture de l'enquêteur qui voit défiler les témoins, ramenant ainsi le texte vers le roman policier. Le style oral adopté par l'autrice et adapté à la forme du témoignage rappelle dans sa forme le documentaire. Le mystère qui plane, la convocation des fées et des guérisons par un don, entraîne également l'œuvre du côté du conte. Enfin, l'analyse sémantique révèle un style plutôt argumentatif (cela est dû au fait que chacun délibère sur la situation et propose son point de vue), rappelant parfois les dialogues philosophiques.

Références littéraires et artistiques pour accompagner la lecture

Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, « Quasimodo à la fête des fous », 1831 – La monstruosité n'est pas là où on le croit.

Vercors, *Les Animaux dénaturés*, 1952 – Où situer la limite entre humain et animal ? C'est la question de ce roman qui, pour s'atteler à cette réflexion, suppose la découverte d'un groupe d'hominidés, chaînons manquant entre l'homme et le singe et imagine les situations et débats qui découlent d'une telle découverte.

Antigone et Ismène – Débat sur ce qui doit diriger l'action, la loi de la nature (ou loi divine) ou la loi des hommes (on retrouve cette question chez Sophocle comme chez Jean de Rotrou par exemple).

Guillermo del Toro, *La Forme de l'eau*, film réalisé en 2017 – Pendant la Guerre froide, un colonel américain ramène d'Amérique du Sud un humanoïde amphibien qui était considéré comme un dieu par les autochtones afin de l'étudier et d'utiliser ses découvertes contre les russes. Elisa, muette jeune femme qui travaille dans le laboratoire se prend d'affection pour l'amphibien.

Autres approches

La grotte – Lieu symbolique topique de la littérature, de la philosophie et de la psychologie, le motif de la grotte peut faire l'objet d'une étude plus spécifique.

Femmes : violence et maternité – Les intermèdes des fées comme le récit de Viviane Desroches (dont le nom fait allusion aux fées des grottes) et celui de Mariette mettent en avant les violences sexuelles subies en majorité par des femmes mais aussi le difficile rôle des mères. La réflexion sur les représentations du féminin dans le roman mériterait une analyse plus poussée.

Paroles – Dans le roman, la question de la parole et de ce qui permet de communiquer est abordée à de nombreuses reprises et sous différentes formes : comment s'exprimer ? Comment entendre et comprendre

l'autre ? Selon quels critères accordons-nous du crédit à une parole ? Ces différentes questions peuvent faire l'objet d'un travail plus précis. L'oralité est également importante. Elle permet de colporter les informations, les ragots comme les légendes. On trouve beaucoup de « on dit » et de discours rapportés dans les propos des différents narrateurs, et le pouvoir de transmission de ces paroles peut faire l'objet d'un travail spécifique.

PROPOSITIONS PÉDAGOGIQUES

Lire, écrire, créer

- **La lecture comme une enquête** – La structure du roman fait émerger un processus important de la lecture. Le lecteur avance, comme un enquêteur, collectant indices sur les personnages, sur le récit, sur le contexte. Il élabore des hypothèses qu'il va mettre à l'épreuve de sa lecture, n'ayant pas toujours de réponse absolue à ses questions. La construction du livre peut fournir l'occasion de réfléchir avec les élèves sur ce processus et de l'explicitier. On peut s'appuyer en complément sur des extraits de romans policiers, par exemple, ou sur *Impossible* d'Erri de Luca.
- **Portrait en animal** – En s'appuyant sur les passages qui comparent le jeune homme à un ours, proposer le portrait de quelqu'un en lui prêtant des traits animaux.
- **Confrontation des points de vue** – La construction du livre comme un roman choral, une collection de témoignages, invite le lecteur à saisir la situation comme une réalité dont on peut certes dégager quelques vérités mais aussi comme un objet jamais entièrement dessiné puisque relaté avec des détours, des contradictions, des interprétations variées. Proposer un point de départ (par exemple une photographie avec au moins deux personnages) et demander d'imaginer le point de vue de chacun sur la scène. Ce peut être également un bon exercice d'appropriation pour un livre étudié : réécrire un passage selon le point de vue d'un ou de plusieurs personnages.
- **AniMots** – L'autrice prend soin de glisser régulièrement des expressions fondées sur des références aux animaux dans son texte. On inscrit des expressions en lien avec les animaux sur des papiers (selon le nombre d'élèves présents). On inscrit ensuite, sur un nouvel ensemble de petits papiers des personnages esquissés à très grands traits ou des stéréotypes. On inscrit enfin sur un troisième ensemble de papiers des noms de lieux. Chacun tire un papier et doit écrire une description, un récit, un extrait de pièce (selon ce qui est travaillé) à partir de ces éléments.

Variante : rédiger un texte cohérent qui contienne autant d'expressions que possible. Exemple de liste : <https://blogs.mediapart.fr/edition/boulevard-des-mots-dits/article/300117/expressions-categorisees-2-les-animaux>

- **« On raconte... »** – Ragots et contes se mêlent dans l'œuvre. On peut proposer à la classe de représenter un village (faire une liste des habitants et habitantes correspondant au nombre d'élèves) dans lequel il s'est passé un événement ou plusieurs événements (à déterminer dans les grandes lignes : nature, lieu, moment, personnages impliqués). Les élèves qui représentent les personnages impliqués sont chargés de rédiger leur version de l'histoire et de la transmettre à un nombre donné

d'habitants. Eux-mêmes devront ensuite réécrire ce qu'ils ont compris de la situation, proposant d'éventuels changements ou jugements et ainsi de suite. On collectera à la fin tous les récits pour les lire et travailler sur la rumeur. On peut enfin en faire un récit collectif (collage physique sur une affiche ou numérique pour publication sur le site de l'établissement par exemple).

- **Poèmes de fées** – Après avoir étudié les caractéristiques des poèmes des fées, proposer de rédiger des poèmes « à la manière de » (répétitions, jeux avec la syntaxe, lien entre élément magique, lieu symbolique et enjeu social).

Autour de Violaine Bérot

- Le site de Violaine Bérot qui recèle de nombreuses ressources : entretiens, critiques...
<https://violaineberot.wordpress.com/>
- Un portrait par Anne Pitteloud qui retrace son parcours :
<http://annepitteloud.dosi.ch/index.php/portraits/631-berot-violaine>

Parcours de lectrice de Violaine Bérot

Les éléments qui suivent sont tirés d'une réponse à un courriel où je demandais à Violaine Bérot quelles étaient les œuvres qui l'avaient marquée. Elle mettait en avant ces romans et plus généralement le « très exigeant travail sur la langue » qui prime, même sur le sujet du livre. Merci à elle pour cette réponse détaillée.

- Jean Giono, *Un de Beaumugnes* (mais j'aurais pu dire *Regain* ou *Colline*) : Parce que ces trois Giono sont pour moi presque parfaits. J'adore qu'ils soient si courts et si puissants. Rien de trop. Mais quelle justesse ! *Un de Beaumugnes* est un ébahissement littéraire quand je le découvre à quatorze ans. Je pense que c'est le livre qui me fait commencer à écrire.
- Sylvie Germain, *Jours de colère* : Pour le mélange entre le merveilleux et le réalisme. Pour la nature, les bêtes et les hommes totalement intriqués les uns dans les autres. De Sylvie Germain, j'aurais pu citer aussi *Le Livre des nuits*, magnifique.
- Svetlana Alexievitch, *La Supplication* (mais tout Alexievitch est intéressant) : Ou comment faire œuvre littéraire à partir de recueils de témoignages. Chacun a sa vérité, chacun a sa langue, mais tous les témoins sont justes dans ce qu'ils disent. Très puissant travail sur l'oralité, l'émotion, le témoignage.
- Emmanuelle Pagano, *Les Adolescents troglodytes* : Je me sens souvent très proche du travail d'Emmanuelle Pagano. J'aime sa façon d'écrire le paysage, le climat, la différence, la vie en ruralité. Son livre paru à cette rentrée, *Hors gel*, (sous le nom d'Emmanuelle Salasc) a énormément de thèmes communs avec *Comme des bêtes*...
- Tatiana Arfel, *L'Attente du soir* : Un roman très fort sur la différence, sur ces êtres qui, comme mon Ours, ne trouvent pas leur place dans nos sociétés. C'est à la fois très poétique et très juste (pardon, encore ce mot, mais c'est si important pour moi dans l'écriture...).

Thèmes croisés avec les œuvres de l'Échappée littéraire

Motif de la grotte : *Le Dernier inventeur*

Animal : *Le Discours de la panthère*

Rejet, intolérance, discrimination : *Blanc autour, Radium girl, Les Danseurs de l'aube*

ANNEXES

George Sand, *La Petite Fadette*

Voilà pourquoi ils disent que je suis curieuse et insolente, que je surprends leurs secrets pour les divulguer. Il est vrai que le bon Dieu m'a faite curieuse, si c'est l'être que de désirer de connaître les choses cachées. Mais si on avait été bon et humain envers moi, je n'aurais pas songé à contenter ma curiosité aux dépens du prochain. J'aurais renfermé mon amusement dans la connaissance des secrets que m'enseigne ma grand'mère pour la guérison du corps humain. Les fleurs, les herbes, les pierres, les mouches, tous les secrets de nature, il y en aurait eu bien assez pour m'occuper et pour me divertir, moi qui aime à vaguer et à fureter partout. J'aurais toujours été seule, sans connaître l'ennui ; car mon plus grand plaisir est d'aller dans les endroits qu'on ne fréquente point et d'y rêvasser à cinquante choses dont je n'entends jamais parler aux personnes qui se croient bien sages et bien avisées. Si je me suis laissé attirer dans le commerce de mon prochain, c'est par l'envie que j'avais de rendre service avec les petites connaissances qui me sont venues et dont ma grand'mère elle-même fait souvent son profit sans rien dire. Eh bien, au lieu d'être remerciée honnêtement par tous les enfants de mon âge dont je guérissais les blessures et les maladies, et à qui j'enseignais mes remèdes sans demander jamais de récompense, j'ai été traitée de sorcière ; et ceux qui venaient bien doucement me prier quand ils avaient besoin de moi, me disaient plus tard des sottises à la première occasion.

Cela me courrouçait, et j'aurais pu leur nuire, car si je sais des choses pour faire du bien, j'en sais aussi pour faire du mal ; et pourtant je n'en ai jamais fait usage ; je ne connais point la rancune, et si je me venge en paroles, c'est que je suis soulagée en disant tout de suite ce qui me vient au bout de la langue, et qu'ensuite je n'y pense plus et pardonne, ainsi que Dieu le commande. Quant à ne prendre soin ni de ma personne ni de mes manières, cela devrait montrer que je ne suis pas assez folle pour me croire belle, lorsque je sais que je suis si laide que personne ne peut me regarder. On me l'a dit assez souvent pour que je le sache ; et, en voyant combien les gens sont durs et méprisants pour ceux que le bon Dieu a mal partagés, je me suis fait un plaisir de leur déplaire, me consolant par l'idée que ma figure n'avait rien de repoussant pour le bon Dieu et pour mon ange gardien, lesquels ne me la reprocheraient pas plus que je ne la leur reproche moi-même. Aussi, moi, je ne suis pas comme ceux qui disent : Voilà une chenille, une vilaine bête ; ah ! qu'elle est laide ! il faut la tuer ! Moi, je n'écrase pas la pauvre créature du bon Dieu, et si la chenille tombe dans l'eau, je lui tends une feuille pour qu'elle se sauve. Et à cause de cela, on dit que j'aime les mauvaises bêtes et que je suis sorcière, parce que je n'aime pas à faire souffrir une grenouille, à arracher les pattes à une guêpe et à clouer une chauve-souris vivante contre un arbre. Pauvre bête, que je lui dis, si on doit tuer tout ce qui est vilain, je n'aurais pas plus que toi le droit de vivre.

Jeanne Benameur, *Les Demeurées*

Quand elle a poussé la porte de la maison, La Varienne s'est levée. Luce s'est jetée contre le grand corps. Il n'y a pas d'autre vérité. Tout est là. Dans l'obscur du grand tablier. Qu'on la protège.

La petite est malade, très malade. C'est une autre vie qui s'installe. La Varienne éteint chaque bruit. Elle garde. Elle garde le sommeil, elle garde le souffle. Pour Luce, c'est un temps sans limites qui s'est ouvert. Il faudrait que la vie en soit ainsi. Rien ne la retient que le corps bien opaque de la mère qui se déplace au fond de sa pupille. Jamais elle a été si bien. La Varienne devient douce. La petite guette sous ses paupières. Luce ne bouge pas. Sous son regard, elle existe enfin vraiment, apaisée. La Varienne apprend à contempler. Elle rêve mais elle ne le sait pas. Le visage lisse de Luce ouvre à l'intérieur d'elle des contrées inconnues. Du temps peut passer longuement.

Mlle Solange a bien tenté une venue... Elle a voulu regarder à travers la vitre. La Varienne s'est plantée devant. Personne ne regardera la petite.

Mademoiselle Solange a voulu alerter le médecin mais il lui a recommandé de laisser faire. Et puis, dans le fond, est-elle bien faite pour l'école, cette enfant ? Allez, ce ne sera une perte pour personne si elle ne sait pas que deux et deux font quatre.

Mlle Solange s'est sentie bafouée. Personne au village n'a donc jamais cru que cette enfant apprendrait à lire ni à écrire. Ici c'est simple. L'enfant d'un demeuré est un demeuré. Il n'y a rien d'autre à en faire qu'une bonne servante.

Clara Dupont-Monod, *S'adapter*, 2021

Au bout de trois mois, on s'aperçut que l'enfant ne babillait pas. Il demeurait silencieux la plupart du temps, sauf pour pleurer. Parfois un sourire se dessinait, un froncement de sourcils, un soupir après le biberon, un sursaut lorsqu'une porte claquait. C'était tout. Pleurs, sourire, froncement, soupir, sursaut. Rien d'autre. Il ne gigotait pas. Il restait calme – « inerte », pensaient ses parents sans le dire. Il ne manifestait aucun intérêt pour les visages, les mobiles suspendus, les hochets. Surtout, ses yeux sombres ne se posaient sur rien. Ils semblaient flotter puis ils s'échappaient sur le côté. De là, les prunelles virevoltaient, suivant la danse d'un insecte invisible, avant de se fixer à nouveau dans le vague. L'enfant ne voyait pas le pont, les deux maisons hautes ni la cour, séparée de la route par un très vieux mur de pierres rousses, érigé là depuis toujours, mille fois démoli par les orages ou les convois, mille fois reconstruit. Il ne regardait pas la montagne à la peau râpée, le dos planté d'un nombre infini d'arbres, fendue d'un torrent. Les yeux de l'enfant caressaient les paysages et les gens. Ils ne s'attardaient pas.

Un jour, alors qu'il se reposait dans son transat, sa mère s'agenouilla. Elle tenait une orange. Doucement, elle passa le fruit devant lui. Les grands yeux noirs n'accrochaient rien. Ils regardaient autre chose. Personne n'aurait su dire quoi. Elle passa encore l'orange, plusieurs fois. Elle tenait la preuve que l'enfant voyait mal ou pas du tout.

On ne saura rien des courants qui, à cet instant, traversent le cœur d'une mère. Nous, les pierres rousses de la cour, qui faisons ce récit, nous nous sommes attachées aux enfants. C'est eux que nous

souhaitons raconter. Enchâssées dans le mur, nous surplombons leurs vies. Depuis des millénaires, nous sommes les témoins. Les enfants sont toujours les oubliés d'une histoire. On les rentre comme des petites brebis, on les écarte plus qu'on ne les protège. Or les enfants sont les seuls à prendre les pierres pour des jouets. Ils nous nomment, nous bariolent, nous couvrent de dessins et d'écritures, ils nous peignent, nous collent des yeux, une bouche, des cheveux d'herbe, nous empilent en maison, nous lancent pour faire un ricochet, nous alignent en limites de goal ou en rails de train. Les adultes nous utilisent, les enfants nous détournent. C'est pourquoi nous leur sommes profondément attachées. C'est une question de gratitude. Nous leur devons ce récit – chaque adulte devrait se souvenir qu'il est redevable envers l'enfant qu'il fut. C'est donc eux que nous regardions lorsque le père les convoqua dans la cour.